

QUELQUES SOUVENIRS

Paris, 11 novembre 1940

Le drapeau nazi flotte sur la Chambre des députés, c'est le choc. Les militaires allemands déambulent comme chez eux, les agents de police saluent les officiers nazis, c'est la révolte. Et le vieux maréchal bat la coulpe de la France, c'est la honte.

Mais que faire ? Cette colère au cœur d'un étudiant, ce n'est presque rien devant l'ampleur de la catastrophe ; alors on essaie de se regrouper, de trouver un contact avec les insoumis qui ne s'appellent pas encore les résistants. Les professeurs, eux, siègent du haut de leur chaire comme si la vie continuait.

L'occasion se présente avec l'approche du 11 novembre. Alors, dans les sous-sols de la faculté, une poignée s'emploie à rédiger des tracts : tous à l'Arc de Triomphe en ce jour de gloire bafoué. Combien sommes-nous ? Impossible à savoir. Quelques centaines, voire quelques milliers. On braille *La Marseillaise*, on acclame le nom de de Gaulle ; les Allemands d'abord étonnés se ressaisissent et nous voyons monter vers l'Étoile une compagnie au pas cadencé, casquée, l'arme sur l'épaule : c'est pour nous. Déployés en demi-cercle, ils tirent et lancent des grenades. L'une éclate dans mes jambes. Je suis ramassé par ces messieurs, traîné à un interrogatoire d'identité, porté et incarcéré à la division allemande de la prison de la Santé. Un aimable gardien vient m'annoncer que nous serons fusillés le lendemain. Rude nuit. Pour supporter, je me répète : "*Quand on s'engage, il faut payer*".

Les éclats dans ma jambe sont extraits dans un hôpital, sans anesthésie et sous l'œil narquois de mon gardien *feldgrau*. Au bout de trois semaines, je suis libéré et apprend à me servir de béquilles, soumis à un contrôle strict mais plus résolu que jamais à continuer.

Le Général de Gaulle voulut bien me confier quelques années plus tard que cette manifestation, première réponse ouverte à son Appel, l'avait conforté.

Hiver 41-42

Première évasion vers la zone libre. Inscrit à l'université de Montpellier, je tourne en rond à la recherche des gaullistes. Enfin, je les trouve dans un groupement qui se nomme *Liberté* et dont le chef n'est autre que mon professeur de droit constitutionnel. Missions de renseignements, mais le coin est encore tranquille, missions de liaison et de transport des premiers exemplaires d'un journal clandestin, mission d'implantation sans succès en Corrèze mais le but toujours présent est de rejoindre de Gaulle. Aucune filière. Alors, transport à Lyon, pour poursuivre mes études à l'annexe de l'École des sciences politiques, reprise difficile de contact avec le mouvement *Combat*, enfin un semblant de filière et direction la frontière espagnole.

Deuxième évasion. Notre petit groupe de six marcheurs se fait aussitôt arrêter par les carabiniers. Prisons de Figueras, de Barcelone et le camp de concentration de Miranda. Le moral est bas lorsque nous y arrivons pour apprendre que personne n'est encore jamais sorti de cette vaste cité de détention.

Mais les Alliés retrouvent l'initiative et, au bout de six mois de geôle, Franco, magnanime et surtout perspicace, nous libère.

Gibraltar, mai 1943

Nous sommes entassés sur un transport de troupe armé et attendons le départ pour l'Écosse. On nous annonce la visite d'une personnalité. Penché à la rambarde, on voit arriver un général français : de Gaulle ! En route vers l'Afrique, il a appris la présence en rade d'un certain nombre d'évadés de France et vient leur parler. Émotion et inquiétude : ce sacré bonhomme va-t-il se révéler à l'image que je me fais de lui ? Il est grave et ses propos le sont aussi. Il s'étonne que nous ayons mis tout ce temps à le rejoindre, nous prédit beaucoup d'épreuves à venir, nous annonce qu'il se rend à Alger et nous rassure en nous affirmant que, dans ses efforts pour l'union, il ne lâchera rien sur l'essentiel. Puis, proche des larmes, nous chantons *La Marseillaise*. Ses propos n'ont pas été chaleureux, nous n'avons reçu aucun compliment pour les efforts consentis et les sévices subis, pas un mot sinon pour nous

appeler à de nouveaux sacrifices. Sur le moment, nous éprouvons quelque amertume mais à la réflexion nous convenons qu'il avait raison ; il s'est adressé à nous non pas comme à de jeunes volontaires mais déjà comme à des combattants. C'était nous faire honneur. Nous nous sentons grandis, ce que confirme notre calme lors des attaques dont notre convoi est la cible en plein Atlantique.

Août 1944

Sortis officiers du Saint-Cyr de la France libre, nous nous trouvons dans l'avion qui va se poser en France occupée, dans l'Indre, avec pour mission l'encadrement d'un maquis. Il fait glacial et nous sommes secoués en passant le barrage de la DCA. Quant à l'atterrissage clandestin dans un champ balisé par quatre lampes de poche, il tient du saute-mouton. Notre équipage américain, pistolet au poing, ouvre la porte de l'appareil et dans le faisceau de lumière nous voyons surgir quelques maquisards qui ressemblent plus à des paysans d'opérette qu'à des soldats. Je saute dans l'herbe et retrouve la France avec une indicible émotion. Du coup j'embrasse le premier venu qui est surpris qu'on lui envoie de si loin et avec tant de risques un jeune blanc-bec sentimental.

Le maquis est à direction communiste et son chef, pour nous accueillir - nous sommes trois -, ne trouve rien de plus aimable que de nous lancer : "*Qu'est-ce que vous venez foutre ici ?*" Mais notre technicité dissipera les réticences et nous remplirons une mission qui se terminera par la reddition au sud de la Loire de la colonne du général allemand Elster.

Mais je vais vivre un moment exceptionnel. Nous libérons la petite sous-préfecture de Le Blanc. J'entre dans la mairie désertée par la municipalité nommée par Vichy. Il n'y a personne. Je décroche le portrait de Pétain et installe le buste de la République déniché dans un placard. Les toiles d'araignée enlevées, elle retrouve sa place. Je ne suis pas peu fier d'avoir, tout seul, en ce jour du triomphe de la liberté, rétabli la République.

Avril 1945

Bien au-delà du Rhin, nous venons de pénétrer dans une bourgade allemande. Le drapeau nazi flotte encore au fronton de la mairie. Le sol de l'entrée et l'escalier sont couverts de paperasses, de fiches dirait-on. Nous montons au premier et dans le bureau central orné d'un immense portrait d'Hitler nous butons sur le corps d'un homme en uniforme jaune foncé et au brassard rouge à croix gammée. Il vient de se suicider. C'est le maire, nous indique le citoyen interprète volontaire. Dehors, la population accueille sans hostilité les équipages de nos chars. Les papiers par terre sont les fiches des adhérents au Parti. Chacun est venu chercher la sienne.

"*C'est la guerre*", déclare en français l'allemand qui contemple le désastre de sa patrie.

Maudites soient les idéologies !

Pierre Lefranc
17 avril 2006